



Disciples et accusateurs. Une image de Deleuze à pile-ou-face.

Résumé. Il y a deux images de Gilles Deleuze : philosophe par excellence et penseur délirant. Ces deux images ne sont pas sans raison : chacune se nourrit de signes repérables dans l'œuvre deleuzienne. Car c'est l'œuvre elle-même qui se divise en *deux moitiés impaires*, entre rigueur philosophique exemplaire et propension délirante vertigineuse. Ainsi, Deleuze aurait réalisé l'impossible : *faire délirer la philosophie*.

Auteur(s) : Fabrice JOUBARD

Version : 0.5

Source : <http://www.espritdeleuzien.com/etudes/le-délire-en-philosophie/>

Licence : ce travail est sous licence Creative Commons Attribution 4.0 International (cf. <http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>)

Il y a deux images de Gilles Deleuze : celle du *philosophe par excellence* et celle d'un *penseur délirant*. Bien entendu, ceux qui considèrent Deleuze comme « le plus philosophe des philosophes »¹ et ceux qui considèrent son œuvre comme un délire théorique plus proche de la littérature que de la véritable philosophie² sont largement irréconciliables. Les premiers accusent les seconds de rester aveugles à la profondeur philosophique de son œuvre, à la direction inédite qu'il explore en philosophie, d'une nouveauté radicale, en raison d'un rationalisme borné mâtiné de logicisme – les seconds répondent en montrant les livres de Deleuze, en lisant à haute voix certains passages dans lesquels apparaît manifestement le caractère délirant qu'ils dénoncent.

La divergence des deux images de Deleuze est extrême. On peut alors être tenté de corriger chacune d'elle de manière à obtenir une image plus *contrastée*, un mélange ni tout à fait lumineux ni totalement obscur – voie moyenne, mesurée, de la belle âme en personne. Il est vrai que certains textes de Deleuze sont à peu près illisibles *et* il est vrai que celui-ci est le créateur de remarquables concepts philosophiques. Il est vrai que lorsque Deleuze fait le portrait philosophique de Foucault, il rend ce dernier totalement méconnaissable, *indiscernable* de lui-même, *et* il est vrai que ses portraits philosophiques de Nietzsche, Kant ou Spinoza témoignent d'une rigueur académique exemplaire. Il n'est pas question de choisir entre ces deux pôles ; ce serait mutiler Deleuze, pire encore ce serait rater son originalité qui consiste précisément dans la coexistence de ces différences. Selon cette troisième image pacifiée, Deleuze est incontestablement un « grand » philosophe ; ni génie ni imposteur, c'est avant tout *un original de grand talent* en qui se rencontrent une impressionnante connaissance philosophique et un goût prononcé pour la nouveauté. Son œuvre est le résultat contrasté de cette rencontre riche et risquée, où se côtoient sans s'exclure *coups de génie* et *poussées délirantes* – tout son charme.

La belle âme croit que les différences peuvent coexister sous un régime pacifié, que l'erreur est d'opposer des différences que tout porte au contraire à se réconcilier. Mais à trop vouloir dépasser les oppositions, on se prive totalement de la possibilité de *faire la différence*. La belle âme ne voit que des différences de degré là où il y a de véritables différences de na-

¹ Selon l'expression de Robert Maggiori dans son article de *Libération* du lundi 06 novembre 1995, au lendemain de l'annonce du suicide de Deleuze

² Cf. SOKAL Alan, BRICMONT Jean, *Impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob, 1997

ture. Les coups de génie et les poussées délirantes de Deleuze sont pour elle les degrés d'une même originalité ; nulle opposition, contradiction ou contrariété entre son étude sur la doctrine des facultés chez Kant et son texte sur la terre conçue comme « molécule géante », mais une variation continue de degrés. Seulement, toute la question est là : un philosophe peut-il se permettre une telle variation ? N'y a-t-il pas un *degré de trop* où la différence de degré devient différence de nature, où ce qui était encore de la philosophie devient autre chose ? Si elle veut être conséquente, la belle âme n'a pas le choix, elle est forcée de *relativiser* la distinction entre le discours philosophique et les autres types de discours. Mais alors, à quoi bon qualifier encore un auteur comme Deleuze de « philosophe » ?

La troisième image pacifiée de Deleuze n'est finalement pas une voie moyenne, elle se déploie dans une troisième dimension irréductible, qui fait ainsi apparaître une proximité secrète entre les deux premières images. Il y a en effet un point sur lequel le disciple et l'accusateur luttent ensemble contre la belle âme : ils refusent de relativiser la philosophie au point de méconnaître la différence de nature entre un authentique travail philosophique et un délire théorique. Leur divergence, pour cela même irréconciliable, porte sur la manière d'évaluer les livres les plus elliptiques de Deleuze. Pour les uns il s'agit de purs non-sens sans aucune *valeur* philosophique. Sans aucun doute, ces livres peuvent donner lieu à une expérience de lecture bouleversante ; seulement, il ne s'agit pas d'une expérience philosophique, il s'agit d'une expérience poétique ou plus généralement *littéraire*. Pour les autres, la difficulté réelle de ces livres est l'effet de la *connaissance philosophique* considérable de Deleuze, couplée à une rare *inventivité conceptuelle*. C'est l'impuissance du lecteur à suivre le philosophe qui est en cause, non ce que dit Deleuze. D'un côté, le disciple : *celui qui croit* que la philosophie deleuzienne *fait absolument sens* et que son obscurité n'est que la projection de notre ignorance. Le non-sens apparent de certains passages n'est que l'effet de surface d'un sens plus profond qu'il s'agit de découvrir. Il y a toujours quelque chose de sacerdotal chez un disciple, être de croyance et de foi ; d'où, aussi, la violence de ses ruptures. De l'autre côté, l'accusateur : *celui qui juge* cette philosophie comme tout discours à *prétention savante*, sans autre *a priori* que les quelques règles, selon lui minimales, de tout examen rationnel. Croire, aimer – juger, discerner : le disciple et l'accusateur sont *incompatibles*. Ils parlent de la même chose, mais selon deux modalités parfaitement antagonistes.

Pour sauver l'hétérogénéité des textes de Deleuze, leur puissance de variation qui fait le charme de cet auteur, la belle âme se condamne à relativiser la philosophie comme pratique narrative. Ni philosophe au sens académique du terme, ni véritablement romancier ou poète – Deleuze est un *narrateur* qui tisse entre eux des récits de nature et d'origine diverses. C'est ce

prix que ni le disciple ni l'accusateur ne veulent payer. Car le disciple croit en la dimension strictement philosophique de l'œuvre deleuzienne, et se prévaut du fait que Deleuze lui-même n'a cessé de revendiquer le sens et la valeur de la philosophie comme discipline autonome, *réellement distincte* des sciences et des arts, lui qui n'a jamais voulu ou prétendu faire autre chose que de la philosophie. Il conçoit l'hétérogénéité des textes du philosophe comme l'effet d'une puissance de variation philosophique vertigineuse ; son obscurité est le signe d'une nouveauté radicale. L'accusateur ne veut pas non plus renoncer à la philosophie, mais c'est précisément pourquoi il estime nécessaire de dénoncer les abus commis *au nom de la philosophie* par des auteurs comme Deleuze. Il existe selon lui quelques exigences *minimales* à respecter lorsqu'on prétend tenir un discours d'autorité comme le discours philosophique. Et l'une d'entre elle consiste précisément à *s'interdire* de formuler des propositions dénuées de sens en *résistant* à la séduction exercée par leur forme littéraire ou leur sonorité poétique. Or, lorsqu'on lit un livre tel que *Mille plateaux* – dont Deleuze suggère qu'il s'agit de sa tentative personnelle la plus aboutie en philosophie – il est manifeste que le philosophe transgresse cet interdit *avec une joie non dissimulée*. L'accusateur ne fait pas d'exception ; il n'a pas d'idole, il attend seulement des arguments.

De telles divergences d'appréciations ne sont pas ordinaires : il est rare qu'une *même* œuvre puisse être simultanément reçue selon deux modalités aussi incompatibles. Car les disciples de Deleuze ne soutiennent pas seulement que celui-ci est un « grand » philosophe, mais l'un des plus grand du 20^{ème} siècle ; et ses accusateurs ne soutiennent pas seulement qu'il a joué avec les limites de sa discipline, mais qu'il a réellement rompu avec celle-ci en commettant des livres illisibles. Peu importe ici qui a tort, qui a raison ; ce que cette divergence fait apparaître en premier lieu, c'est *quelque chose* – « l'œuvre de Deleuze » – dont les profils diffèrent radicalement : œuvre philosophique par excellence d'un côté, cas typique de délire théorique de l'autre, de sorte que *la chose* ne parvient pas à se fixer dans une identité a minima. A ce degré de radicalité, un tel clivage n'a peut-être pas d'autre équivalent en philosophie que le cas Nietzsche, ou, dans un autre domaine, le cas Lacan.

Ce clivage de la réception des livres de Deleuze doit trouver des conditions *dans son œuvre elle-même*. Indépendamment des raisons externes qui contribuent à les expliquer, pour que des appréciations aussi contrastées puissent coexister il faut bien que chacune trouve dans cette œuvre de quoi nourrir, l'une sa croyance, l'autre son jugement ; il faut bien qu'elle soit simultanément pourvoyeuse de deux sortes de signes au moins, de telle façon qu'on puisse y découvrir aussi bien une authentique philosophie qu'un délire manifeste. Telle est peut-être l'évidence première de l'œuvre de Deleuze : ce mélange hautement improbable de deux types

de discours que tout oppose. Mais est-ce réellement le cas ? Sur quoi se fondent disciples et accusateurs pour tracer leurs points de vue divergents ? Qu'est-ce qui dans l'œuvre de Deleuze répond aux uns et aux autres ?

Au début des années 2000, David Lapoujade a entrepris l'édition de la quasi-totalité des articles publiés de Deleuze entre 1953 et 1995¹. Ce travail inestimable *rend publique* l'œuvre deleuzienne dans son intégralité. Sans doute, ces articles étaient déjà accessibles mais en ordre dispersé, disséminés dans une multitude de revues, que seuls les spécialistes ou les passionnés pouvaient entreprendre de rechercher ; ils sont désormais rassemblés dans deux livres. Lapoujade indique les critères de sélection qui ont présidé à la constitution de ce corpus. Ce sont d'abord les prescriptions minimales de Deleuze lui-même : « pas de textes antérieurs à 1953, pas de publication posthume ou d'inédits ». Le philosophe n'accepte dans son œuvre que des textes *publiés*, et uniquement à partir de 1953, année de parution de son premier livre, *Empirisme et subjectivité*. Ensuite, David Lapoujade exclut de ce corpus un certain nombre de possibles : les retranscriptions des cours enregistrés de Deleuze, les articles repris dans ses livres, des recensions de quelques lignes parus dans les années 50, des extraits de lettres, des textes privés disponibles, enfin les textes collectifs de type questionnaire ou pétition auxquels le philosophe a associé son nom. Le résultat est un ensemble de 101 textes : articles, conférences, préfaces, entretiens, rassemblés en deux tomes d'environ 400 pages chacun – qui viennent ainsi compléter les 27 livres publiés de Deleuze pour former le *corpus* de son œuvre proprement dite.

Lapoujade évoque également le classement thématique proposé en 1989 par Deleuze pour organiser l'ensemble de ses travaux (livres et articles) :

- I. De Hume à Bergson
- II. Etudes classiques
- III. Etudes nietzschéennes
- IV. Critique et clinique
- V. Esthétique
- VI. Etudes cinématographiques
- VII. Etudes contemporaines
- VIII. *Logique du sens*

¹ LAPOUJADE David, *L'île déserte et autres textes. Textes et entretiens 1953 - 1974*, Paris, Editions de Minuit, Paradoxe, 2002 ; *Deux régimes de fous. Textes et entretiens 1975 - 1995*, Paris, Editions de Minuit, Paradoxe, 2003

- IX. *L'Anti-Œdipe*
- X. *Différence et Répétition*
- XI. *Mille plateaux.*

Outre ce que l'existence de ce classement thématique suggère de l'attention de Deleuze pour la question de son œuvre, celui-ci appelle plusieurs remarques. Il y a d'abord les exclusions implicites, qui concernent essentiellement ses entretiens et articles d'intervention auxquels il n'accorde aucune place dans son classement. Il ne les récuse évidemment pas ; il estime seulement qu'il ne s'agit pas de travaux philosophiques. C'est là en effet le deuxième caractère de ce tri : son inscription philosophique. Excepté les quatre livres isolés à la fin, Deleuze répartit l'ensemble de ses travaux autour de thèmes appartenant soit au domaine de l'histoire de la philosophie (I, II, III, VII) soit à celui de la philosophie de l'art (IV, V, VI)¹. Presque systématiquement, ses études dans ces deux domaines se présentent sous la forme commentaires. En se limitant à ses livres, dix sont des monographies de philosophes, six d'artistes ; quant aux deux tomes de son travail sur le cinéma, ils sont eux aussi organisés autour des grands noms du 7^{ème} art. Ce fait remarquable suggère à son tour l'importance accordée par Deleuze à l'idée d'œuvre en général. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas de discuter telle ou telle thèse d'un philosophe, tel ou tel livre d'un écrivain, c'est, chaque fois, de dégager *l'unité de composition* singulière d'une œuvre dans sa totalité. A cet égard, il évoque souvent l'analogie entre ce travail et l'art du portrait en peinture – en prenant soin de préciser que les portraits *philosophiques* de philosophes ou d'artistes qu'il réalise sont des « portraits mentaux », des portraits de la « pensée » qui se dégage d'une œuvre. Ou encore, selon une de ses formules récurrentes, ce qui l'intéresse, c'est de dresser « l'image de la pensée » d'un auteur. Les deux règles impératives que doit respecter tout portraitiste au sens de Deleuze sont les suivantes : ne se baser sur rien d'autre que sur ce qu'un auteur a écrit et ne pas redire ce qu'il a dit². Etre littéral sans être ressemblant, s'attacher exclusivement aux énoncés visibles et les composer d'une manière qui n'apparaît pas comme telle dans le corpus dont ils sont extraits, *produire une image sans ressemblance et pourtant réelle* : telles sont les deux règles impératives à respecter. La première renvoie au principe traditionnel de la lecture interne, caractéris-

¹ C'est-à-dire, si l'on suit les analyses sociologiques de Louis Pinto, d'une part la sous-spécialité la plus prestigieuse du champ philosophique académique (l'histoire de la philosophie), d'autre part une sous-spécialité marginale, (l'esthétique). Cf. PINTO Louis, *La vocation et le métier de philosophe. Pour une sociologie de la philosophie dans la France contemporaine*, Paris, Seuil, Liber, 2007.

² L'application de ces règles aux cas de la peinture (Bacon, 1981) et du cinéma (*L'image-mouvement*, 1983 ; *L'image-temps*, 1985) est complexe. Elle mériterait une étude à part entière.

tique des commentaires philosophiques. La seconde est en revanche beaucoup plus ambiguë, et peut donner lieu à deux interprétations divergentes. Que le commentaire d'une œuvre doive apporter quelque chose de nouveau, c'est une évidence ; mais cette nouveauté peut être *voulue* de deux manières irréductibles : en tant que production d'une image véridique, fidèle, de l'œuvre ou bien comme production d'une image dépourvue de toute intention de ressemblance. Telle est la différence entre un commentaire proprement dit et un portrait. En fait, Deleuze ne cesse d'osciller entre ces deux pôles, symbolisés chacun par un livre exemplaire : d'un côté son commentaire de Kant, de l'autre son portrait de Foucault.

La troisième remarque résulte de la précédente. Lorsqu'il fait le compte de ses travaux, Deleuze isole pour terminer quatre livres : ce ne sont pas des commentaires, ni des portraits, ils forment plutôt le lieu *immédiat* de sa philosophie, là où il l'expose directement – sans la médiation d'une autre œuvre. Il ne classe pas ces livres selon leur ordre chronologique de parution : *Différence et répétition* (1968), *Logique du sens* (1969), *L'Anti-Œdipe* (1972), *Mille plateaux* (1980). De même, il ne laisse pas apparaître le fait que les deux derniers constituent les deux tomes d'une même entreprise, *Capitalisme et schizophrénie*.

On constate enfin, d'un point de vue chronologique, que ces quatre livres se succèdent au cours d'une *période intermédiaire* entre une première période davantage historique et une seconde plutôt esthétique : le découpage thématique de son œuvre proposé par Deleuze recoupe ainsi, peu ou prou, un découpage temporel.

L'orientation historique de son œuvre domine largement dans la période 1953-1968, alors que son orientation esthétique s'impose dans les années 80 – jusqu'à son dernier livre de 1993, *Critique et clinique*, consacré à la littérature. Ce repérage à gros traits fait lui-même écho à l'évolution de la position de Deleuze dans le champ philosophique académique. De 1953 à 1957, il est professeur de lycée à Amiens, Orléans puis à Louis-le-grand, il est ensuite Assistant en Histoire de la philosophie à la Sorbonne pendant trois ans, puis détaché au CNRS jusqu'en 1964, et enfin chargé d'enseignement à la Faculté de Lyon jusqu'en 1968, année de publication de sa thèse – *Différence et répétition*. A la rentrée suivante il est nommé Professeur de philosophie à l'université nouvellement créée de Vincennes où il exercera jusqu'à sa retraite en 1988. Ainsi, la période historique de Deleuze recoupe les années durant lesquelles il franchit les échelons institutionnels de la carrière philosophique jusqu'à la consécration de

la thèse¹. Ce rapprochement n'a rien de surprenant dans le contexte académique de l'époque, où la maîtrise de l'histoire de la philosophie constitue le pré-requis indispensable pour prétendre soutenir une thèse pour son propre compte ; il indique toutefois une volonté de suivre *la voie classique* en philosophie, conforme aux normes d'excellence de la discipline. De ce point de vue, Deleuze apparaît nettement plus « académique » que Michel Foucault ou Jacques Derrida avec lesquels on le compare généralement. L'image associée à son nom est d'ailleurs, dans les années 60, celle d'un remarquable historien de la philosophie, reconnu comme tel pour ses travaux sur Hume, Kant, Nietzsche, Bergson. Bref, l'œuvre de Deleuze témoigne alors d'une incontestable volonté de faire de la philosophie, *rien que de la philosophie* – volonté d'autant plus remarquable à cette époque, marquée en France par une tendance générale bien différente, consistant à récuser les présupposés de la philosophie académique au nom de l'histoire, du social, de l'inconscient, et à sortir de ce champ pour investir, tantôt les sciences humaines, tantôt la psychanalyse, très souvent les deux à la fois.

Dans les années 80, la situation est bien différente. Entre temps, Deleuze a acquis une notoriété dépassant largement les limites du champ philosophique et même intellectuel, il est notamment devenu une figure emblématique des milieux artistiques et militants issus des mouvements sociaux des années 60. Sa notoriété s'étend au-delà des frontières hexagonales ; certains de ses livres commencent à circuler dans les universités américaines, surtout dans les départements d'Etudes littéraires, mais aussi en Italie, au Brésil ou encore au Japon. D'où provient cette célébrité ? D'abord de son livre de 1972, *L'Anti-Œdipe*. Dès sa parution, celui-ci fait l'objet de nombreux commentaires dans le milieu intellectuel français, très variés dans leurs appréciations : élogieux, dubitatifs ou franchement hostiles, ils témoignent tous cependant de la *surprise* provoquée par l'ouvrage. L'engouement public est lui aussi immédiat, le nombre des ventes dépasse largement l'ordre de grandeur habituel pour ce type d'ouvrage. Il faut dire que le livre a tout pour séduire les publics de l'époque, notamment la jeunesse : outrancier, fortement politisé, il aborde les problèmes dont « tout le monde parle » – l'histoire, le social, l'inconscient, et leurs relations – mais pour dynamiter de l'intérieur ce qu'en disent les principaux représentants des disciplines concernées en sciences humaines et en psychanalyse. Deleuze défend notamment une thèse qui rencontre un écho immédiat dans le contexte du début des années 70 : il n'y a pas de révolution sans désir, il n'y a que le désir qui soit révolutionnaire par nature, d'où l'importance stratégique du problème de la répression sociale du désir. Voilà ce que Mai 68 a fait apparaître selon Deleuze : à la fois la puissance révolu-

¹ Dans le champ philosophique de l'époque, dont le cadre a été fixé à la fin du 19^{ème} siècle, la thèse constitue la consécration d'une carrière philosophique.

tionnaire du désir lorsqu'il investi directement le champ social, et la puissance répressive des forces sociales qui fait que, toujours, les « révolutions tournent mal ». Avec *L'Anti-Œdipe* apparaît une nouvelle image du philosophe, sans commune mesure avec l'académisme qui se dégageait de ses travaux antérieurs – et c'est elle qui va circuler à partir de cette date, faisant sa célébrité. D'autant que Deleuze ne s'arrête pas là ; dans la foulée de ce premier opus, il publie les années suivantes plusieurs livres et articles de la même veine, jusqu'à la parution de *Mille plateaux* en 1980, second tome de *Capitalisme et schizophrénie* – dans lequel il reprend la plupart de ces publications intermédiaires. Seulement, cette fois, l'engouement public, ou plutôt médiatique, n'est pas au rendez-vous. *Mille plateaux* passe quasiment inaperçu dans le champ intellectuel français. L'évolution des « idées » et des « intérêts » dominants au cours des années 70 françaises a pris une tournure sans cesse plus éloignée de l'orientation tracée par Deleuze durant cette période. C'est ainsi que pendant près de vingt ans ce livre connaît un curieux destin : considéré comme le chef d'œuvre du philosophe par ses disciples d'horizons et de nationalités diverses, il constitue le point aveugle, la part maudite de son œuvre dans le champ philosophique.

Un point décisif doit maintenant être souligné : les quelques 1500 pages issues de ce travail de dix ans n'ont pas été écrites uniquement par Deleuze, elles sont le fruit d'une collaboration avec le psychanalyste et militant politique Félix Guattari. Autrement dit, l'image qui commence à circuler dans les années 70 n'est pas une nouvelle image du philosophe, c'est plutôt une image dédoublée, à deux têtes – l'image d'un couple, « Deleuze et Guattari ». Et ce couple est fascinant, tellement *improbable*. Lorsqu'ils se rencontrent en juin 1969, Guattari n'a pas de nom dans le monde intellectuel. Très proche de Lacan, membre actif mais peu connu de l'Ecole fondée par le Maître en 1964, il est aussi investi dans la clinique de psychothérapie institutionnelle de La Borde fondé en 1953. C'est son camp de base, son territoire – où il ne cessera jamais d'intervenir, et où il décède brusquement, une nuit d'Août 1992. Sa conception originale de la démarche psychanalytique, déjà fortement affirmée dans les années 60, est inséparable de cette double inscription, entre Lacan et La Borde. Mais Guattari est encore investi dans un troisième monde. Depuis sa jeunesse à la fin des années 40, il milite dans des organisations politiques de gauche, en rupture avec le PC et l'orthodoxie marxiste. Très tôt convaincu de l'impuissance des organisations traditionnelles (partis, syndicats) à opérer une véritable révolution sociale, il vit Mai 68 comme la preuve simultanée du caractère réactionnaire de ces organisations et l'émergence de nouvelles formes de luttes sociales en rupture avec le modèle « gélifié » des luttes émancipatrices du 19^{ème} siècle. Accompagner l'émergence de ces formes, intervenir pour qu'elles acquièrent une *consistance* propre, et ne

se rabattent pas finalement sur le modèle avec lequel elles ont commencé par rompre : à partir de 68, Guattari ne cesse d'intervenir en ce sens – jusqu'à son orientation finale, à partir des années 80, vers une forme radicalisée d'écologie politique, à la fois environnementale, sociale et mentale¹. Le dernier monde, enfin, de Guattari est aussi le plus secret – l'écriture². Jusqu'à sa rencontre avec Deleuze, il n'a jamais publié de livres – seulement des articles dans des revues confidentielles. Son « premier » paraît en 1972, l'année de *L'Anti-Œdipe* ; il s'agit justement d'un recueil de textes écrits sur plus de quinze ans, autour des problématiques de la santé mentale, du sens et de valeur de l'action analytique, de son lien avec les questions politiques et sociales, intitulé *Psychanalyse et transversalité*. Deleuze signe la préface. Guattari publie ensuite six livres en nom propre, au compte desquels s'ajoutent quelques inédits parus dans les années 2000. Ces livres d'une beauté sauvage sont absolument singuliers, repérables entre tous au premier coup d'œil. Rares sont en effet des œuvres aussi déconcertantes que *Cartographies schizo-analytiques* (1988), le plus brut de ses écrits dont la dimension « délirante » submerge littéralement le lecteur.

Après *Mille plateaux*, Deleuze renoue avec l'écriture en nom propre. Il signe d'abord une étude sur la peinture de Francis Bacon, avant d'entreprendre un travail de plusieurs années sur le cinéma. Ces livres de maturité – Deleuze est âgé 55 ans en 1980 – n'ont pas le caractère « délirant » de ceux de la décennie précédente ; Deleuze retrouve le style classique de sa première période. En 1988, il revient d'ailleurs également à l'histoire de la philosophie en publiant un livre sur Leibniz, *Le pli. Leibniz et le baroque*. A la fin des années 80, le philosophe se consacre à une dernière tâche – dire ce que signifie pour lui « faire de la philosophie » – qui débouche sur *Qu'est-ce que la philosophie ?* en 1991. Nouvelle rupture, nouveau retour : il signe le livre avec Guattari, et retrouve le style polémique, elliptique, de *L'Anti-Œdipe* et *Mille plateaux*. Ce n'est plus la psychanalyse qui fait les frais de leur écriture dévastatrice, c'est l'orientation analytique, logicienne, de la philosophie contemporaine jugée mortifère, c'est aussi la « pensée des Droits de l'Homme » et l'idéal démocratique, et c'est encore, toujours, le capitalisme. Sa thèse est très simple, la philosophie est une activité qui consiste à *créer des concepts*, distincte à la fois des activités artistiques et scientifiques. Il y a tout autant de création en philosophie qu'en art ou en science, la question n'est pas là ; la différence entre *ces trois formes de pensée créatrices* réside dans la nature de ce qu'elles produisent. Tout son effort consiste alors à marquer ces différences fondamentales et les rapports qu'elles autorisent – mais la manière dont il le fait est pour le moins surprenante, peu accessible, largement

¹ Cf. GUATTARI Félix, *Les trois écologies*, Paris, Galilée, 1988

² Cf. DOSSE François, *Deleuze et Guattari, biographie croisée*, Paris, La découverte, 2007

incompréhensible. Enfin, en 1993, Deleuze publie son dernier livre, *Critique et clinique*, un recueil de textes déjà publiés et d'inédits sur la littérature.

On perçoit mieux désormais en quelle mesure l'œuvre deleuzienne peut donner prise à des lectures aussi contrastées que celles du disciple et de l'accusateur. Elle présente en effet elle-même un caractère biface très prononcé avec, d'une part, de nombreux travaux d'histoire de la philosophie et d'esthétique, d'autre part, ses livres écrits en collaboration avec Guattari ; d'une part, des textes incontestablement philosophiques, au sens le plus traditionnel du terme ; d'autre part, des textes déroutants, sans équivalent, absolument singuliers, en rupture manifeste avec les normes du discours philosophique en général. C'est ainsi que les disciples de Deleuze peuvent prendre argument de tout ce que celui-ci a écrit par ailleurs pour réclamer le droit d'un examen serré de *Mille plateaux* ou de *Qu'est-ce que la philosophie ?* Sans doute, ces livres sont difficiles et requièrent une lecture patiente pour qui veut les comprendre – mais comment croire, au vu de la connaissance philosophique considérable attestée par ses travaux d'histoire de la philosophie ou d'esthétique, que, lorsqu'il s'agit de faire de la philosophie *pour son propre compte*, Deleuze abandonne subitement toute prétention en la matière ? Comment ignorer ce qu'il dit lui-même de *Mille plateaux* – sa tentative personnelle la plus aboutie en philosophie ? Et que dire de son livre de 1991, dont le titre même est sans ambiguïté, *Qu'est-ce que la philosophie ?* Ne sont-ce pas autant de raisons supplémentaires pour appliquer à la lecture de ces livres d'abord déroutants le principe d'une lecture charitable, considérant que les contradictions trop flagrantes, les jugements outranciers, les incongruités et autres « idées délirantes » qu'on peut y trouver *à la hâte* ne sont, jusqu'à preuve du contraire, que des trompe-l'œil dont il convient de comprendre le principe ? Autrement dit, la croyance du disciple n'est pas béate ; elle revendique *des raisons de croire* en la valeur philosophique de ces livres, très fortes. Mais l'accusateur ne fonctionne pas de la même manière ; son point de départ, ce sont plutôt *des raisons de ne pas croire* qu'il tend à assimiler à l'exigence philosophique elle-même. La philosophie est une discipline purement rationnelle, qui ne peut pas accepter des propositions ou des thèses incompréhensibles en se basant uniquement sur la croyance en leur valeur philosophique, quels que soient les motifs invoqués. C'est pourquoi un livre comportant des abus manifestes du vocabulaire scientifique, mélangeant constamment des notions souvent très techniques issues de disciplines les plus diverses, multipliant les néologismes, les formules péremptoires, les paradoxes, les clin d'œil, imposant le tout sans argumentation dans une langue à peu près illisible à la première lecture – peut être exclu, jusqu'à preuve du contraire, du domaine philosophique. Or, tel est le cas de *Mille plateaux* –

délire théorique par excellence. Invoquer d'autres livres du même auteur n'est pas un argument valide : c'est se baser sur la réputation ou l'autorité acquise de l'auteur en question pour justifier des choses qui, sinon, seraient injustifiables. C'est pourquoi les accusateurs réclament le droit de juger *L'Anti-Œdipe* ou *Mille plateaux* en eux-mêmes, sans tirer argument des autres livres de Deleuze. Et le jugement est sans appel : ces textes sont illisibles, pour peu qu'on essaie de les comprendre réellement, sans se satisfaire d'une vague compréhension d'ensemble.